

XXI

LA TOILETTE DU VIVANT

Cuchillo ne résistait plus. Sa perte de sang l'avait calmé. Le souvenir de Mariquita occupait son cœur, en le brisant.

Tout lui était à peu près indifférent, et le plan de Louis Clermont, si simple et si compliqué à la fois, dont il ne voyait pas bien tous les moyens d'exécution, excitait à présent sa curiosité.

— Rappelle-toi, fit le vieux forgeron, ce que je te disais hier : Je guette une occasion, et la première qui se présentera, je la saisirai aux cheveux ! L'occasion devait s'appeler, parfit-il, le marquis de Kaudos. Aussitôt que je l'ai reconnu, j'ai vu ce qu'il y avait à faire.

« Tu comprends qu'il m'ait été bien facile, dès que je sus que j'étais en face de mon ancien élève ; dès que j'eus corrigé le roman dont nous avions été les principaux personnages, de te raconter individuellement, sans orage et sans énergie. Mais j'avais, d'abord, entendu de sa bouche le récit de sa vie et de sa fin de n'en ignorer aucun détail important, et tu devais entendre ce récit, avec moi, pour le graver dans ta mémoire, pour te rappeler, au besoin, ce que j'aurais pu oublier.

« Eu arrivant à Buenos-Ayres, j'avais appris la mort de la marquise. Tout la ville en parlait, tout la ville la pleurait. Je m'assurai que personne ne soupçonnait la vérité, ne se doutait qu'il y eût là un meurtre, un crime. On ignorait absolument la personnalité et le rôle du marquis. Tu sais comment j'ai constaté son identité, et par quelle ruse je l'ai amené à un aveu qu'il ne pouvait plus retirer.

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu de cet horrible malheur ?

— Parce que tu n'aurais plus rien écouté... Parce que je voulais, d'autre part, que tu en entendisses le récit de la bouche de celui qui en était l'auteur. Parce que je voulais, comptant sur ta fureur et ta soif de vengeance, qu'il périt de ta main.

Cuchillo se souleva sur un coude.

— Oh ! je te connais, mon bon, poursuivit Clermont. Ayant besoin de toi, j'avais besoin de te compromettre dans l'action, de telle façon que tu fusses mon complice, et le plus compromis. Sans cela, à chaque instant, tu ferais le dégoûté, et tu menacerais de filer entre ses doigts ; tandis que je te tiens, et qu'il y a, désormais, un nouveau lien entre nous. J'ai réussi. Il n'y a plus qu'à récolter.

« Ta ressemblance avec le marquis est complète. Tu sais sa vie, tu as ses papiers, et je possède, de mon côté, ayant vécu près de lui, et chez lui, mille renseignements essentiels.

« Quand on trouvera son corps, plus ou moins défiguré par les coups de bec des oiseaux de proie, c'est ton acte mortuaire qu'on dressera.

« Jean Praccan, dit Cuchillo, est fini. Vive le marquis Paul de Kaudos !

— Que veux-tu donc faire ?

— Nous allons filer à travers la papaye, gagner le Rio de la Plata, nous emparer d'une barque, traverser le fleuve... Il a cinquante kilomètres de large ! mais nous avons assez ramé sur les canots de l'Etat pour ne pas nous effrayer de si peu ; et, d'ailleurs, c'est moins peuble et moins dangereux que de fuir de Cayenne.

« Nous aborderons, soit sur la côte du Brésil, soit sur la

côte de l'Uruguay. Nous gagnerons Montevideo, et là, nous nous embarquerons pour l'Europe.

— Mais, si on poursuivait le marquis, pour m'avoir assassiné ? demanda Cuchillo.

— Pour cela, il faudrait constituer sa personnalité. Il n'est pas connu à Buenos-Ayres, où il n'a passé que trente-six heures, sans se valoir de son titre et de son nom. Il a fui dans le campo, sans que personne le vît et pût suivre sa trace. C'est plutôt moi qu'on accusera ; moi, ton compagneon qui vais disparaître, en laissant ton corps sur le sable.

— C'est vrai... mais alors...

— A ora, je vais changer ma tête. Fie toi à moi pour cela ! Me fabriquer de faux papiers tout à fait en règle... tu sais que j'y entends...

— Oh ! oui !

— Et supprimer « Louis Clermont », comme nous venons de supprimer « Cuchillo » ? Ceci fait, c'est-à-dire dans un mois ou deux, quand ta barbe sera poussée, quand nous aurons bien étudié nos idées, nous débarquerons en Europe. Là, nous nous procurons quelques papiers indispensables, acte de mariage, acte de naissance de sa fille... de ta fille... et nous partons pour la Frauche-comté...

— Sans le sou ?

— Plus nous serons misérables, mieux cela vaudra, car le marquis était riche et sans ressources.

— Sans doute. Mais comment expliquer ta présence ?

— Tu seras censé m'avoir rencontré, pauvre professeur, à la Plata... Je t'aurai sauvé la vie... et la reconnaissance t'aura engagé à me ramener.

— Après ? Qu'est-ce que cela te rapporte ?

— Eh ! mon bon, la bourse des amis est notre bourse, et je compte puiser sans façon dans la tienne. Nous serons riches ensemble ou perdus ensemble.

— J'y comprends.

— Très bien. Nous nous présenterons au château de Kaudos.

— Et le père ?

— Il est aveugle !

— Et la fille, ma lemboiselle Annette ?

— Elle n'a jamais vu le marquis.

— Et les paysans, les serviteurs, les amis, les voisins ?

— Il y a vingt ans que le marquis n'a remis les pieds dans le pays. Je le lui ai demandé.

— Mais toi, on t'y connaît.

— Alors donc ! J'y suis resté trois mois il y a vingt ans, aussi. Depuis, j'ai changé... et je me changerai encore.

« Seulement, je me rappelle le château comme si je l'avais quitté hier. Je t'en dessinerais le plan. Tu l'étudieras avec moi, car tu dois y rentrer comme dans une maison connue.

— Mais qui te prouve qu'on en a pas modifié les agencements intérieurs ?

— Qu'importe ? c'est le château « d'autrefois » que tu dois connaître, non celui « d'aujourd'hui ».

— C'est vrai. Mais le dus me chassera.

— Non. Tu reviendras en fils repentant... Il est vieux... Il sera hâtueux de pardonner.

— Rien ne le prouve.

— Ta fille, au besoin, plaidera pour toi.

— A moins qu'elle n'ait été élevée dans le mépris et la haine de son père.

— En tout cas, tu restes héritier, et le vieux ne tardera pas à mourir.